

KOSTIS PALAMAS ⁽¹⁾

Kostis Palamas est le père d'un chef-d'œuvre. *Mort de Pallikare*. C'est une anecdote — rien de plus — qu'il recueillit de la bouche d'une bonne femme probablement de Missolonghi, dont il est lui-même originaire.

Il s'agit d'un *pallikare*, terme qui ne répond pas précisément à celui de *costaud*; car, le *pallikare* n'a rien d'un crâneur; il est simplement beau garçon et courageux. Le nôtre est pêcheur de son état et s'appelle Mitros. Un jour de fête qu'il s'amusait à terre avec des camarades, il glisse et se fait au pied une vilaine entorse.

De pittoresques épisodes se placent à cet endroit du récit, et ce sont les surprises de tout le défilé des rebouteurs, des faux guérisseurs et des sorcières qui envahissent la maison du malade. On pense bien qu'ils n'y font rien, si ce n'est de lui prendre son argent. La gangrène se déclare. Un chirurgien — un bon cette fois-ci — est catégorique : l'amputation s'impose. Voilà, par exemple, ce à quoi Mitros ne consentira jamais. La difformité physique est un opprobre. La seule menace de cette tare l'empêche de revoir sa fiancée. Au surplus, son parti est pris : il préfère mourir à demeurer bancal.

Et pourtant il tient à la vie, le beau Mitros. En Grèce, dans la Grèce populaire où la poésie éclôt sous chaque pas, on a la touchante habitude des mirologues ou chants funèbres, que des poétesses de profession improvisent en partie, ou dont elles puisent, pour la plus grosse part, les éléments dans un fonds poétique commun. Ces mirologues se débitent autour du lit du défunt.

Mitros exige que, de son vivant, les pleureuses entourent sa couche mortuaire, afin, en quelque sorte, d'exprimer en son nom ses propres regrets de son dernier soleil. Il expire au milieu de ces chants.

Sans doute, le principe du *tout ou rien* est quelque peu primitif. Notre *pallikare* a évidemment peu entendu parler de Leopardi, philologue de marque, poète de génie, infirme durant son existence entière. Qu'y faire cependant, puisque ce principe est celui-là même qui nous explique la littérature ancienne de la Grèce? Rien que l'histoire du théâtre des Grecs atteste chez eux une mentalité qui n'admet pas la demi-mesure. Dans l'espace de cent ans, ils avaient porté le théâtre à sa perfection. Ils n'ont plus daigné y toucher depuis.

La Grèce moderne, sans avoir encore produit — je dis : *encore!* — des œuvres aussi classiques, se meut néanmoins, et cela est visible dans les moindres actes de sa vie quotidienne, elle se meut autour de cette idée simpliste et grandiose qu'il y a la perfection, mais qu'il n'y a pas de demi-mesures.

(1) *Œuvres choisies*, traduites du néo-grec par Eugène CLÉMENT, professeur agrégé au lycée de Nice, préface de Philéas Lebesgue, 2 vol. in-8°, chez Ch. Serre, Paris, 1922.

